

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 43 (1905)  
**Heft:** 16

**Artikel:** Pâquies  
**Autor:** Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-202212>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 21.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Le temps d'autrefois.***(Journal de Lausanne, 19 juillet 1788.)*

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Quand on voyait les Seigneurs Rois  
Conduire eux-mêmes la charrette  
Et travailler à la moissonQuand la saison  
Etais venue.Faisant œuvre de leurs dix doigts,  
On voyait Princesses et Reines,  
De leurs brebis tondre ou filer les laines.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Préparé de la main de sa grosse maîtresse,  
On savourait le lait et de chèvre et d'ânesse  
Dans la cueillère et l'écuelle de bois.

Ah ! le bon tems que le tems d'autrefois !

On ne connaissait ni le code,  
Ni l'étiquette, ni la mode,

Ni les habits de chaque mois.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

On n'avait point de Comédie,  
Point de Vauxhall, de Kanelagh,  
D'Ombres Chinoises, d'Opéra ;  
Point de Concerts, d'Académie,

Point de Comédiens de Bois.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

(Vous allez, peut-être, me dire,  
Qu'alsors on devait s'ennuyer,  
Qu'il fallait dormir ou bâiller;

Détrompez-vous, on ne savait pas lire.)

Les maris étaient moins galants...  
Les femmes étaient moins coquettes ;  
Les filles, à près de seize ans,  
Etaient encore innocentes, discrètes ;

Elles n'allaient jamais au bois.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Toujours fraîche, toujours féconde,  
Par de-là soixante printemps,  
Une femme avait des enfants ;  
Il est beau de peupler le monde.

De nos jours un seul fils ; et souvent à sept mois !

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Communiqué par PIERRE D'ANTAN.

**Oh, la guerre !** — Deux soldats visitent un musée. Ils s'arrêtent longuement devant le buste d'un général.

— Hein, mon vieux, faut-y que ce soit pas rigolo, la guerre, pour charcuter un brave général à ce point.

— Eh ben oui, tout de même; plus de jambes..., plus de bras !

**Amoureux, gare l'omelette !**

C'est après-demain le lundi de Pâques, la fête des œufs. Il existe, à ce sujet, une jolie légende originaire du pays bressan.

Un jour, à Bourg en Bresse, arriva Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Elle séjourna quelque temps au château de Brou.

Marguerite était très grande, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi très jolie. Les gentils hommes la saluaient comme une reine et les paysans comme une fée.

Le lundi de Pâques, il y eut à Bourg assemblée et jeux de toute espèce. Les vieux tiraien de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau « jusqu'à merci »; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

A doncques les fillettes,

Fiancés et jouvenceaux,

Commengaient les rondeaux,

Quand venaient les musettes.

Entourée des châtelaines du voisinage, Marguerite assistait à la fête.

Une centaine d'œufs étaient épargnés sur le sable; deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une

danse du pays. C'était la coutume... Si les jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés; la volonté même de leurs parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite prenait grand plaisir à ce spectacle, nouveau pour elle. Soudain, on entendit le son du cor et presque aussitôt apparut, en magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaité encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite, et Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! crie la foule.

Les deux jeunes gens, tout à la joie de leur rencontre fortuite, ne songeaient ni à leur noblesse, ni à leur maison: ils étaient absorbés par la crainte de casser les œufs.

Bah ! Le sort les favorisa comme les premiers amoureux vénus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mettant sa main dans celle de Philibert:

— Adoptons la coutume de Bresse, dit-elle.

Il se fiancèrent et les poètes du pays chantèrent le refrain :

Beaux époux de noble lignée.

**Oh ! oui.** — Il faut avoir bien mauvaise opinion de soi, pour ne pas vouloir paraître tel qu'on est.**L'opposition.** — Madame entend parler politique et demande à son mari: Qu'est-ce que c'est donc que ce parti de l'opposition ?

— C'est toi, ma chère... dans le ménage.

**Une foire.**

Pour une foire, c'est une foire, que celle qui se tient en ce moment à Leipzig. Elle a lieu deux fois par an, à Pâques et à la Saint-Michel, et dure un mois.

La ville se transforme comme par enchantement et prend une physionomie pleine d'originalité et de mouvement. Des baraques viennent par centaines le long des rues; des marchands forains s'emparent de toutes les portes cochères; des fabricants de la montagne prennent possession de la voie publique; des saltimbanques établissent leurs tréteaux. Soixante mille étrangers, partis de tous les coins de l'Europe et du fond de l'Amérique elle-même, font tout à coup irruption dans la ville. Si les rues de Leipzig sont littéralement transformées à l'époque des grandes foires de Pâques et de Saint-Michel, il en est de même dans la vie intérieure des familles.

Les appartements sont devenus des succursales des hôtels; père et mère, enfants et arrière-parents couchent ensemble, pèle-mêle, dans le salon, quelquefois même dans la cuisine; enfin, n'importe où ! Des ballots de marchandises encombrent l'antichambre, les corridors, et jusqu'aux escaliers. Bref, le Leipzickois ne s'appartient plus du jour où arrive l'étranger; il s'efface, disparaît, pour la modeste somme de 30, 40, 50 ou 100 thalers ! Nous ne parlons ici que du petit bourgeois de Leipzig, car pour le Leipzickois, riche marchand, il ne change pas ses habitudes pour si peu; il ne s'aperçoit de la foire que dans son comptoir.

Les industries les plus diverses se donnent rendez-vous à la foire de Leipzig et y vivent le plus fraternellement du monde, côté à côté. Les peaux, les draps et les cuirs, les trois principaux articles du marché, occupent à eux seuls

trois quartiers de la ville. Le commerce de l'horlogerie tient une autre rue. Le reste se casse un peu partout, au gré de la municipalité ou de MM. les entrepreneurs de la construction des baraques.

**Pâques.**

L'è déman Pâque, à cein que dit l'ermania. Lè bouibos sè redzoïant tot plean de lo vère arrevâ, cà lâi a gran tein que l'atteindant. Et no, quand on'ira dzouveno, vo rappelâ-vo assebin quemet on s'eimpacheintâve que fusse quie. Lo matin, ào sèlao lèvient, on étaï dza de poeinte po tieindre noutrè z'âo que la mère no z'avâ bailli. On lè fourrâve dein on caquelon, et, quand l'ètant couet, on vèssâve l'ide po remettre on bocon de tieintre qu'on atsetâve vè lè boutequans. L'ètaï onn'affère quemet de la pufetta que faillâi mècliâ avoué onna gotta d'ide; et pu on lè laissez tant qu'à qu'on aussè comptâ du ion à dou ceints. Adan on lè saillessâi, on lè panâve avoué onna couenna de lard, mimameint on bourrelion, et pu on lè portâve dein na fremelhârâ, de cliau groche fremi, vo séde, que sè promenâvâ dessu, et que lâi fasant dâi galé seindâ, dâi tserrâire, dâi riò, dâi lé, qu'on arâi djurâ la carta de la Suisse Ein apri quinte lutséhye ! on tè rebattâve cliau z'âo à clli que porrâi lè tsampa lo plie lliein, quaranta pî de hiaut. Quand ein avâi ion que tsesive dessu onna pierra ào bin onna cailla de vè on bocon dura, faillâi vère lè z'eimbardje que fasâi : lo dzauno, lo bllian, tot cein sè corressâi apri quemet lè melion quand on lè fâ châota à la pudra. L'è cein que fasâi rire lè dzein que guegnivant !

Quand on lè z'avâi prâo accouli via, on croquâve avoué lè camerardo. Po quemeinci faillâi cheintre iò l'ire lo défaut po fière bet contre bet, et pu tui contre tui. Dâi coup, on rusâve, on tegnâi l'âo dein la man avoué lo pâodzo et lo lètse-potse, et à la vi que l'autre fiésâi, on fasâi caludzi lo dâ su son ào po lè prêservâ, la nelhie ein amont et clli dau camardo sè trossâve râ.

Dâi z'autro coups on pregnâi, po croquâ, on ào de bou bin adrâi tieint, mâ faillâi sè sauva se on sè maufiâve dau tor, cein quie gâ ! L'è ver qu'assebin l'ètaï 'na brouilleri.

Dâi z'autro iâdzo, on einnittâve on mài doureint on ào dein dau fêmè et quand lo dedeïn ire bin pourri, la couquelhie vegnâi asse dura qu'on ècouelletta à café; on pouâve croquâ sein rein risquâ. Tot parâi, à force fière, l'arrevâve que sè trossâve et pè lo perte dzinclâvâ 'na caieneri asse dzauna que dau frelin que fasâi on chet-mau de la metsance. On sè fasâi adan dâre dâi noms, dâi « caon, maulhonnito, chet-mau » et dâi dzhanna d'autro po rire.

Et lo tantoût : quinte venagrette ! mè z'amis de Mordze ! qui pucheints saladiers on t'einsatalâve. Tsacon sa dozanna d'âo. On lè tsaplîâve ein finne ruve quemet po frecassi lè truffie, et pu on cein verive bin adrâi avoué de l'oulio, dau venagro, dâo trâi z'ugnons. L'è cein qu'ètaï dâo fameux ! et que vo cotâve lè côte : on avâi omète lo thorax garni et on pouâve restâ tant qu'âi dhi z'haore lo leindèman sein rein revère. Jamé ne vo pèsâve su l'estoma ; nà pas ora lè dzein l'ant tant crouie que rein que onna veingtanna de truffie bouâlète, cein lau fâ mau. Faillâi no vère ! Quin corps on fasâi !

Lâi a oquie que m'a adi contrareyi, l'è que Pâque ne sâi pas adi lo mimo dzo ti lè z'an, na pas dâi iâdzo ào mài de mâ, dâi z'autro coup ào mài d'avri, dinse on ne sâ jamé ào justo quand l'è. Noutron fretâ, que l'è on tot malin (l'a ion de sè cousins que l'a risquâ d'eintrâ à l'écoula normâla), m'a espliquâ que Pâque l'è ào quemeincement dâo saillî po cein que, se l'ire ào mài de janvier sarâi trâo proutso de tsalande et dau boun'an ; ein fè-

vrâi, lè dzenelhie fant pas oncora prâo d'âo : jai a rein que mà et avri que l'aulant, cà, pllie tard, l'herba, la sénasse, lo berboutsset, la salotta, lo triolet, tot cein l'è trâo grand, et on jai trouperâi dessu ein rebattein lè z'âo. Va dan bin dinse. Po lo dzo que n'è pas adi lo mimo, ie parait, à cein que crâi, que lè mar-  
tchand d'erманa l'antcein fê. Pâolâtre bin que l'è veré cà, bin soveint, sein clli bouriâ de Pâquie que tsandze, on erманa porrâi bo et bin vo dourâ on par d'an. L'è onna guieuseri que lo Conset d'Etat dèvètrâi fêre bosi !

Dan, l'è dèman, et sè vo z'allâ pè le boutèque vouâ, n'âobliâde pas de preindre dau venâigro et de l'oulio po la venâigretta.

MARC A LOUIS.

**Bon augure.** — Il a tonné déjà deux fois ce mois-ci ; c'est de bon augure si l'on en croit le dicton patois : « Quand tauné au mà d'avri, petits et grands dussan sè redzoï ».

#### Un crâne jardinier.

Le peintre Meissonnier recevait, dans sa villa de Poissy, toutes les célébrités du monde artistique et littéraire.

Il avait à son service un jardinier, véritable puits de science et doué d'une mémoire prodigieuse. Il connaissait toutes les plantes, toutes les graines, quelle que soit leur provenance. Impossible de le mettre en défaut.

Emile Augier admirait ce jardinier.

— C'est un homme extraordinaire, disait-il à Meissonnier.

— En effet, il a de l'œil et de la mémoire, mais, vous verrez, un de ces jours je le mettrai en défaut.

Un soir, après dîner, Meissonnier dit à Augier : « J'ai mon affaire, vous allez voir ».

Il fit appeler son jardinier, puis, dépliant un papier, il lui demanda :

— Connaissez-vous ces graines ?

Le jardinier, après un moment d'examen :

— Oui, ce sont des graines de *pulpus fluximus*, plante rare des tropiques.

Un sourire triomphant illumina le visage de Meissonnier, qui demanda encore :

— Combien de temps faut-il pour faire sortir les plants de terre ?

— Environ quinze jours.

— C'est bien.

Le jardinier sortit.

— Quinze jours, vous entendez, dit le peintre à Emile Augier, ne manquez pas de venir.

Augier fut exact au rendez-vous.

On en était au café, lorsque le jardinier se fit annoncer.

— Monsieur Meissonnier, dit-il, les plants sont sortis de terre ; vous plairait-il de les venir voir.

— Ah ! pour le coup, c'est trop fort, s'écria le peintre.

Tout le monde descendit au jardin.

Le jardinier souleva une grosse cloche de verre. Sur la couche de terreau, soigneusement aplatie, émergeait une triple rangée de museaux de harengs saurs.

Il y eut un instant de silence, puis tout à coup les assistants partirent d'un éclat de rire.

Seul, Meissonnier ne riait pas. Les graines qu'il avait soumises à l'examen de son savant jardinier, dans l'espoir de le mettre en défaut, n'étaient que des œufs de harengs séchés.

Le jardinier fut le plus malin, mais il le paya cher ; le lendemain, Meissonnier le congédia.

#### S. G. D. G.

L'expression populaire « tuer le ver », en usage aussi chez nous, est une importation française. Son origine est très discutée ; les ver-

sions abondent. En voici une qui en vaut bien d'autres.

Un ouvrage datant du règne de François I<sup>er</sup>, nous apprend que M<sup>me</sup> de Vernade mourut subitement un beau matin, sans aucune cause apparente.

Epouse d'un maître des requêtes, cette noble dame était fille du général Briçonnet, qui mourut cardinal-évêque de Saint-Malo, et sœur d'un évêque de Meaux. Sa mort ne pouvait passer inaperçue.

On fit donc l'autopsie, et l'on trouva sur le cœur un ver vivant qui avait percé ce viscère. Pour faire périr ce mystérieux animal, on employa la drogue la plus énergique de l'époque. C'était un antidote dans la composition duquel entraient une foule d'ingrédients : opium, rafort, agaric, asphodèle, cervelles de lièvre, vipères stings, etc.

Il paraît pourtant que ce remède ne fit pas d'effet. Au contraire, le ver semblait y trouver un plaisir infini.

Aussi les docteurs le considéraient-ils déjà comme un animal diabolique, quand l'un d'eux laissa tomber sur lui, par hasard, la rôtié au vin qu'il était en train de manger pour se remettre le cœur. Jugez de leur surprise : la bête mourut *incontinent*.

Il était donc démontré que le pain trempé de vin tue le ver cardiaire. Aussi l'auteur que nous citons recommande-t-il aux personnes prudentes d'en faire usage tous les matins pour se débarrasser du ver. Voilà pourquoi, depuis cette époque, tant de gens ont l'habitude de casser la croûte et de boire la goutte le matin, avant de commencer leur travail.

Il est certain que si ces buveurs matineux ne tuent pas le ver, ils tuent tout de même, à la longue, quelque chose, qui n'est ni plus ni moins qu'eux-mêmes.

**Toujours les coquilles.** — « Votre article de samedi dernier « Coquilles », nous écrit un abonné, m'engage à vous envoyer celles-ci que j'avais relevées jadis : »

On lisait cette annonce dans le *Journal de Genève* : « Perdu une petite chienne toute noire avec tache blanche au portail. »

Une autre coquille superbe donna lieu à un incident vraiment désopilant :

Le célèbre géographe Malt-Brun, parlant d'une haute montagne, plaçait son altitude à 36,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. On composa 360,000 pieds, Malt-Brun effaça un zéro. En seconde, l'épreuve revint avec deux zéros, ce qui faisait 3,600,000 pieds. Malt-Brun, qui n'était pas commode, traça en marge : « 36,000 pieds, 36 millions de bêtes !!! » Et le livre parut avec cette mention : « *Le plateau supérieur est situé à 36 millions de bêtes au-dessus du niveau de la mer.* »

#### La longévité dans les deux sexes.

Selon les observations d'un médecin américain, la mortalité serait plus élevée dans le sexe fort, de la naissance à l'âge adulte, et même jusqu'après la soixante-dixième année. A partir de là, le nombre des décès féminins est de beaucoup plus considérable. La mortalité générale est, en résumé, plus élevée chez les hommes que chez les femmes. Ces dernières atteindraient aussi plus facilement les extrêmes limites exceptionnelles de la longévité. Sur 111 personnes décédées à New-York à l'âge de quatre-vingt-dix ans, on enregistrait 77 femmes et 34 hommes ; sur 1191 octogénaires londoniens, on comptait 646 femmes et 545 hommes ; après cent ans, la proportion serait de cinq fois supérieure en faveur de la femme. Cet avantage que le sexe dit faible a sur l'autre trouve son origine naturelle dans une multiplicité de causes qui influent consi-

dérablement en faveur de la femme. Elle a moins de fatigues à supporter ; elle est exposée à moins de dangers qui guettent l'homme chaque jour dans son existence ; elle est moins sujette aux accidents inhérents à ses durs métiers.

Un autre docteur établit que les hommes de science, et notamment les astronomes, auraient une longévité toute particulière. La moyenne de la vie humaine est d'environ 33 ans : d'après les calculs faits sur plus de 7000 cas, elle serait de 64 ans chez les astronomes, de 59 chez les artistes, de 65 chez les littérateurs et de 74 chez les savants. Pour les seuls astronomes, 1000 recherches auraient donné 596 ayant vécu plus de 70 ans, 206 de 70 à 79 ans, 126 de 80 à 89 ans, 15 jusqu'à 99 ans et 3 plus de 100 ans : la moyenne serait de beau-coup supérieure à la normale.

Il n'est pas difficile d'assigner de bonnes raisons à cette longévité des hommes de science. Leur existence est généralement calme, tranquille, aisée : les controverses scientifiques ne leur échauffent que rarement le sang, et ils contractent une véritable tendance à la contemplation. Le meilleur moyen de vivre longtemps serait donc de s'adonner exclusivement à la science.

**Entre amis.** — A la veille d'un long voyage, M. B..., veuf depuis peu, écrit à un de ses amis, pour lui demander si, en son absence, il serait assez bon de se charger de ses deux enfants.

— Quel âge ont-ils ? demande l'ami.

— Dix-huit ans à eux deux, répond M. B.

— Envoie-les ; je les attends.

Les deux enfants arrivent. Ils avaient bien 18 ans à eux deux ; mais l'un avait 17 ans et demi, l'autre était un bébé de six mois, accompagné de sa nourrice.

#### Pour les yeux.

Il arrive souvent qu'on ait les yeux rougis et fatigués par diverses causes, dont la principale est la veille trop prolongée.

Voici un remède aussi simple qu'efficace. Il suffit de se laver les yeux, deux ou trois fois par jour, avec du thé tiède et non sucré. Ce collyre élémentaire dissipe la douleur, dégonfle les paupières et redonne à l'œil sa fraîcheur et son éclat ordinaires.

**Les trois coups.** — On les attend d'un jour à l'autre, les trois coups traditionnels qui nous annonceront l'ouverture de la saison de printemps. Nous l'avons dit, samedi dernier, c'est l'*opérette* qui tiendra les planches, cette année. De la troupe et du répertoire, onques ne sait rien encore, mais tout le monde sait que ce sera fort bien, puisque les mêmes personnes à qui nous devons déjà tant de brillantes représentations d'opéra ont bien voulu, à leurs risques et périls, se charger de l'entreprise.

**De tout.** — Quel que soit votre désir, en fait de spectacle divertissant, vous le pouvez satisfaire au *Kursaal*. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, à coup sûr. Ainsi, cette semaine, nous éâmes de l'*opéra-comique* et même de l'*opéra* : un acte de *La Favorite*. A côté de cela, le menu habituel, dont les fidèles ne se rassassient point, tant la direction en fait bien varier les combinaisons. NEL.

#### Primes du « Conteure vaudois. »

Ensuite d'arrangements, nous offrons, à nos lecteurs, les ouvrages suivants :

L. Favrat. Mélanges vaudois .	fr. 1.50 au lieu de fr. 3.50
<i>Causeries du Conteure vaudois</i> (1 <sup>re</sup> série, 2 <sup>me</sup> édit., illustrée). .	» 1.20 » » 2.—
L. Monnet. Au bon vieux temps des diligences .	» 1.20 » » 2.—
C.-C. Dénérâz. La vilâne melice .	» 1.20 » » 2.—
daô canton de Vaud .	» 1.20 » » 2.—

#### Port en sus.

*La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.*

*Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.*